

Québec français



La poésie de Paul Chamberland Une secrète appartenance

Vincent Charles Lambert

Numéro 131, automne 2003

L'engagement dans la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. C. (2003). La poésie de Paul Chamberland : une secrète appartenance. *Québec français*, (131), 82–84.

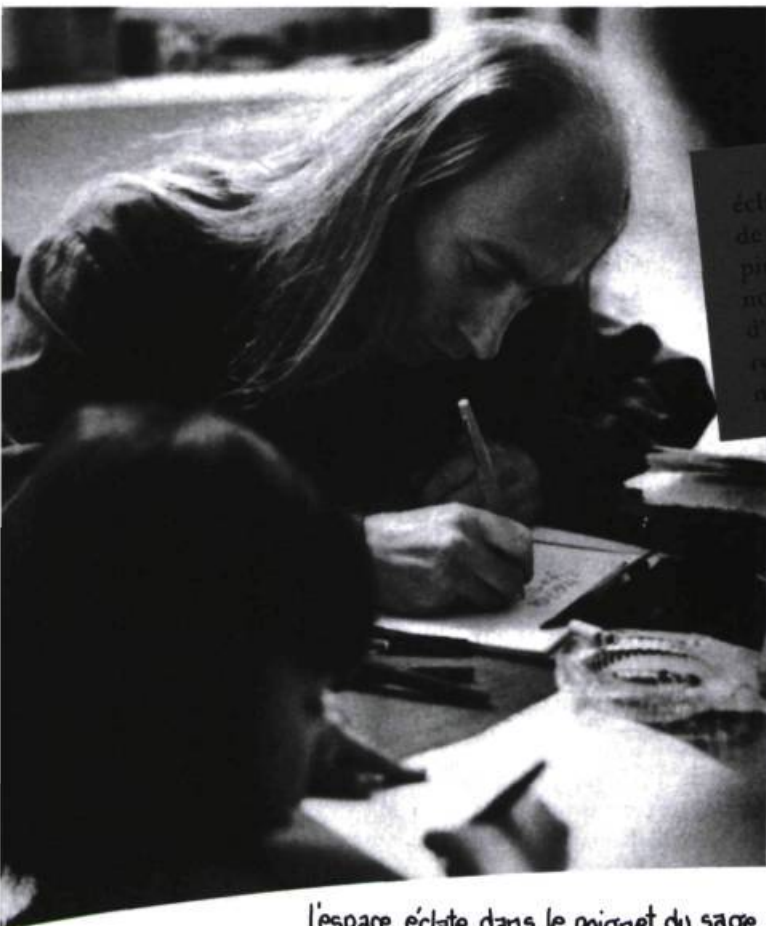


Photo : Paul Chamberland, 1974 (*Demain les dieux naîtront*, p. 120).



LA POÉSIE DE PAUL CHAMBERLAND

Editions du Noroît

l'espace éclate dans le poignet du sage
et se rassemble dans l'œil de l'enfant

Une secrète appartenance

> > VINCENT LAMBERT*

Je commencerai par citer un verbe peu usité d'ordinaire, mais que j'ai cru retrouver dans chaque recueil de Paul Chamberland : « pulser ». Il est en effet toujours question de sève et de sang chez ce poète. Un autre monde habite et anime ce monde-ci, de l'intérieur, comme un fleuve souterrain. Tout paraît retourner à un ordre secret des choses, à une histoire plus vaste qu'il désigne comme un « inachevable récit¹ ». Il s'agirait d'une animation muette, qui se distribue depuis la belle habitation du monde de *Genèses* jusqu'au questionnement sans réponse des derniers recueils. J'en parlerai comme d'un mouvement sans fin (qu'on dira semblable à celui des marées) de saisie et de rejet, d'un grand respir qui s'insinue d'un recueil à l'autre avec une régularité parfois confondante.

C'est cela qu'il faudra mettre au jour ici, tout en admettant la part d'inattendu que renferme l'œuvre de Paul Chamberland. Car peu de critiques se sont penchés sur elle, insaisissable justement

parce qu'elle paraît se nier elle-même, le poète d'un recueil n'étant déjà plus le même au suivant. Il y a peu d'accord, en effet, entre « l'éloge épais et chaud² » de *Genèses* (1962) et le « pied-de-nez pas en alexandrins³ » de *L'afficheur hurle* (1964), entre « l'Énergie triomphante⁴ » de *Demain les dieux naîtront* (1974) et le « *dream is over*⁵ » proclamé dans *Aléatoire instantané* en 1983 (à la fin d'un poème sur la mort de John Lennon). Peu d'accord, sauf sur le désaccord même, et une constance dans ce tiraillement entre la fable du matin et la chute au plus bas. C'est que cette pulsion est toujours d'un autre ordre. Elle nous vient de l'envers de ce monde-ci, de cette société dont le poète est toujours de quelque façon à l'écart. Ce qui fait qu'il ne s'habitue jamais, lui-même, à lui-même. Aussi en vient-il à nier une part de ce qu'il est pour en rouvrir une autre, comme il le fait pour ce qui l'entoure : « cette prison c'est vous ° et c'est de l'intérieur de cette prison ° que je contemple l'ineffable ° tendre bourgeonnement⁶ ».

Quelle est donc cette secrète appartenance ? D'où vient que le poète n'a de cesse d'être à part du monde, pour nous sembler appartenir à un ordre plus vaste, étranger et pourtant si proche, sensible en chaque chose ? Il est à part et cependant, plus près du monde que nous ne le serons jamais. Voici les premiers vers publiés de Chamberland : « Tout à coup le soleil est ce peuplier, ici l'eau vive de ma ° joie, et mon arbre a un geste très beau ° dans la blancheur du vent. ° À chacun de mes doigts ° le vent provoque un rire fréquent de feuilles, ° celles qui vivent un peu dans le soleil pour ensuite le ° fragmenter : ° ainsi le propose infime à mon jeu... ? ».

J'ignore, du poète ou du peuplier, qui reçoit tout ce vent. Et sur cette ignorance, beaucoup reste à dire. Je trouve fascinant qu'une telle indécision s'affirme, dès le tout premier poème, quant aux liens unissant le poète et ce peuplier. Et pourquoi avoir choisi cet arbre en particulier ? Comment ne pas y déceler le mot « peuple » ? *Genèses* appartient à une époque, en poésie québécoise, où le poète apparaît comme un véritable prophète. Il se dresse dans l'aurore, au centre du paysage – écoutons-le, le monde parle à travers lui : « Je suis la déchirure l'interstice le lieu d'incompatibles fureurs, dit-il. Mon sang n'est pas étranger à cette progression du Vent interne⁸ ». Cette époque n'en est pas une : c'est un âge. Et c'est un âge d'or pour les recueils qui suivront.

On notera que le vocable « pays », auquel on a si souvent associé la poésie des années 1960, ne fait son apparition chez Chamberland que dans les recueils publiés entre 1964 et 1969 (*Terre Québec, L'afficheur hurle et L'inavouable*), c'est-à-dire au moment où l'avènement du pays se révèle incertain. Il s'accompagne d'un constat (au passé simple) contredisant toute idée de genèse : « nous ne fûmes jamais du jour⁹ ». Cela, nul ne peut le nier. Mais restent encore quelques « poèmes à Thérèse » qui sont logés au cœur de ces recueils comme d'étranges réminiscences d'une union passée, par laquelle tout pourrait encore advenir : « nos vies emmêlées avaient la douceur des joues d'enfant l'ancêtre palpitait en nous comme le vert de l'érable nous aurions pu inventer le feu à nouveau et la pluie et le monde aurait alors été à notre image¹⁰ ».

On dirait quelque passage de *Prochain épisode*, de Hubert Aquin, quand est évoqué cet après-midi d'amour lointain, dans l'appartement, au-dessus des rumeurs du défilé de la Saint-Jean. Qui croira cela ?, entend-on dire : un tel paysage existait, qui fut la maison ouverte des hommes. Comment ne pas y voir cet ancien paysage, à l'autre bout de l'œuvre, qui commençait *Genèses* ? Est-ce donc en arrière qu'il faut se rendre ? Mal pris dans son temps, en sa propre déconvenue, le poète paraît tenter une réinsertion du présent dans un récit millénaire : « 5000 ans la merveille, elle brille toujours dans notre dos, dans le lointain passé, elle a toujours été¹¹ ». Cette merveille, voyons ce qu'il en reste dans le recueil *Éclats de la pierre noire d'où rejaillit ma vie* (1971), qui rassemble des poèmes écrits entre 1966 et 1969 : « Merveille, ô merveilleuse... ° Mais l'on interdit toujours la Merveille, ° l'accès à la Merveille¹² ». Deux voix se rencontrent ici, dans ce qui fait figure de véritable levée du poème contre lui-même (aussi ne parlait-on pas, à l'époque, d'une « Nuit » de la poésie ?). Une opposition entre le poème et l'essai se radicalise, qui s'était peu à peu imposée dans les trois recueils précédents. J'y vois un lent partage

entre ce qui se veut adhésion mythique à la réalité, candeur, et cette présence autre, schizophrène, qui s'en reconnaît inapte, comme elle se sent incapable d'une réelle communication avec son prochain, de telle sorte que dans ce tiraillement – fondamental chez Chamberland – la voie du poème n'est pas claire.

La fin de *Éclats de la pierre noire d'où rejaillit ma vie* s'ouvre sur une « révélation » datée du 16 septembre 1971, où le poète revient sur son parcours :

DE 1966 À 1969, TOUT CE KI AVAIT ÉTÉ LE TRAIN-TRAIN DE MON EXISTENCE KOTIDIENNE ET LA NÉBULEUSE DE MES VALEURS S'EST EFFONDRE PAR PLANS ENTIERS, SANS MÉNAGEMENT. J'AI ALORS DOUTÉ DE MA RÉALITÉ, DE LA RÉALITÉ¹³.

Puis est décrit un nouvel état du langage – comme porte, passage :

CAR JE SAVAIS K'À TRAVERS L'ÉCRITURE, À DÉFAUT DE TOUT AUTRE MOYEN HUMAIN, J'ASSURAI ENCORE LE CONTACT AVEC LE COURANT DE LA VIE UNIVERSELLE. IL N'Y AVAIT PLUS RIEN D'AUTRE À FAIRE KE DE CAPITULER COMPLÈTEMENT ET DE PLONGER SANS RETOUR DANS LES TÉNÈBRES MATELNELLES DE L'INCONSCIENT COSMIKE. C'EST-À-DIRE FAIRE CONFIANCE À TOUT-AUTRE-KE-MOI, À LA TOTALITÉ DU RÉEL¹⁴.

Tout se passe ensuite comme si le Chamberland des années 1970, loin de s'en remettre à un quelconque « formalisme » (comme plusieurs l'ont fait, à des degrés divers, de Nicole Brosard à Claude Beausoleil), prenait une voie autre, qui réaffirme la valeur rassembleuse du langage. Alors que certains, souffrant peut-être aussi du décalage entre l'écrit et le réel, se refusent à toute communication, Chamberland fait de son côté l'expérience de la vie en communauté. *Demain les dieux naîtront* (1974), *Le Prince de Sexamour* (1976) et *Extrême survivance extrême poésie* (1978) sont les fruits de cet accord. Jamais peut-être, depuis, n'a-t-on rencontré telle coïncidence entre un refus aussi tranché du monde et la revendication totale d'un autre : « J'ai fait confiance à la Vie sans réserve. Aucune profession ne m'intéresse : je veux devenir un dieu¹⁵ ». Un NON, immense, duquel se détacherait un OUI tout autant volumineux. Aussi retrouvait-on la figure du « prince-prophète », qu'invoquait déjà *Genèses* (qui fut réédité en 1974), et que personnifie le mythique Prince de Sexamour : incarnation parfaite de l'entre-deux-mondes, du passage entre le conscient et l'inconscient, de ce foyer décrit dans *Terre Québec*, « d'où jaillirait parmi les dieux nouveaux le pur regard ouvrant l'espace d'un royaume¹⁶ ». Cette figure par laquelle tout, d'un autre monde, advient dans ce monde-ci, peut être associée aux traits de l'enfant, comme chez Saint-Denys Garneau. « C'est par tes yeux liés au monde ° que je tisse le fil de mon regard¹⁷ », écrira Chamberland dans *L'enfant doré* (1981), où le thème de l'enfance est inséré dans un vaste



réseau de références, allant de Wittgenstein à Lao-tseu. De fait, les textes de cette époque se présentent comme de longs collages, dans lesquels s'additionnent une à une, autour d'une même idéologie, les citations les plus diverses. André Breton côtoie le *Bhagavad-gîtâ* et Jefferson Airplane, selon un recyclage que Chamberland résume de cette façon : « chaque être est l'intersection de tous les autres¹⁸ ». Ce qui frappe, avant tout, dans cette soif d'universel, et que l'on retrouvera au cours des années suivantes, je le formulerai ainsi (ou ai-je lu cela quelque part ?) : tout JE est un NOUS qui s'ignore.

De tous les recueils de Chamberland, *Aléatoire instantané & Midsummer 82* est sans doute l'un des moins connus et des plus admirables. Le poète paraît ici se détourner d'une certaine métaphysique pour s'en remettre au royaume des sens : « aller, entrer, sortir, passer d'un lieu à l'autre. // Tout comme dans un rêve où l'on se déplace sans arrêt. Du vent, des nuages, des arbres, des rues, les criquets dans l'herbe, des voix, des autos, des motos, etc¹⁹ ».

Cette poésie est prise de vitesse. Les choses défilent à nos yeux comme lors d'une balade en voiture. Mais de cet apparent désordre, une continuité émerge. Comme si ce qui se passait là, sur la page, était extrait d'un récit plus grand, illimité, que les mots avaient réussi à retenir un instant. Il en résulte ce que j'appellerais un instant-carrefour, où tout se croise comme en ce JE inconscient d'être un NOUS. « Je retrace une histoire faite des bruits de la rue [...] chaque passant est un comparse, involontaire ou non, dans le multiple éphémère événement²⁰ », écrit-il, annonçant par là la formule du *Multiple événement terrestre*, un essai qu'il publiera en 1991. Dans ce dernier ouvrage, comme dans *Aléatoire instantané* et les recueils qui lui font suite, se dessine un engagement qui a peu à voir avec les ambitions de *Genèses* ou de *Terre Québec*. Le poète ne se veut pas porteur d'avenir, de grandes prophéties, mais se fait le témoin d'un instant où tout survient. En cela, le poème est politique, puisqu'en lui se rencontrent plusieurs voix venues d'ailleurs, dont il témoigne et garde mémoire, comme dans ce poème tiré de *Au seuil d'une autre terre* : « Et des peuples entiers anéantis. Un cri ° part du Soudan au cours de l'été 1998 : ° Dites au monde que nous sommes en train de disparaître. // Qui plaidera, qui rendra le jugement ? ° Qui pourrait témoigner ?²¹ ».

Et l'on doit entendre un sens plus large au politique. Il ne peut pas s'agir que d'une rencontre de malheureux faits divers, mais d'un lieu commun porteur d'une universalité très intime (beaucoup moins explicite que dans les recueils des années 1970). « Qui parle au juste dans le poème ?²² », demande le poète d'*Intime faiblesse des mortels*. Même s'il y est question de bombardements, de génocides, l'écrit poursuit son secret rassemblement, de sorte que, dans ses plus nettes formules, le poème dit une certaine humanité, presque souterraine, une fragile solidarité des choses. Entre cet « ici maintenant » et ce « sans commencement ni fin » – ces deux grands totems de la poésie contemporaine – un lent commerce s'installe, qui lentement aménage un peu d'éternité autour des choses simples. Ce qu'on appelle l'instant survient alors, qu'un poème devra saisir : « Le très grand peuplier retient à lui seul l'été, en fait ce règne paisible et profus qui est l'idée de l'été dans l'éternité, ° qu'il s'élève

d'une ruelle haut par-dessus les toits ou qu'il commande au tournant d'une allée au mont Royal²³ ».

Devant le peuplier, entre le poème de *Genèses* cité plus haut et celui-ci, la posture du poète s'est peu à peu modifiée, semble-t-il, passant d'une appartenance très active au monde à une autre, plus retirée, plus attentive à ce qui, de l'arbre, procure un reste d'infini à ce monde-ci.

* Étudiant à la maîtrise en études littéraires, Université Laval

Notes

- 1 *Phoenix intégral*, Trois-Rivières / Paris, Écrits des Forges / Le Castor Astral, 1988, p. 81.
- 2 *Genèses*, Montréal, l'Aurore (Lecture en vélocipède), 1974 [1962], p. 29.
- 3 *Terre Québec*, suivi de *L'afficheur hurle* et de *L'inavouable*, Montréal, l'Hexagone (Typo), 1985, p. 129.
- 4 *Demain les dieux naîtront*, Montréal, l'Hexagone, 1974, p. 9.
- 5 *Aléatoire instantané & Midsummer 82*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (Radar), 1983, p. 28.
- 6 *Phoenix intégral*, op. cit., p. 54.
- 7 *Genèses*, op. cit., p. 19.
- 8 *Ibid.*, p. 45.
- 9 *Terre Québec [...]*, op. cit., p. 30.
- 10 *Ibid.*, p. 118.
- 11 *Ibid.*, p. 190.
- 12 *Éclats de pierre noire d'où rejaillit ma vie*, Montréal, Éditions Danielle Laliberté, 1971, p. 26.
- 13 *Ibid.*, p. 111.
- 14 *Ibid.*, p. 112.
- 15 *Demain les dieux naîtront*, Montréal, l'Hexagone, 1974, p. 56 [rassemble des textes écrits de 1969 à 1972].
- 16 *Terre Québec [...]*, op. cit., p. 74.
- 17 *L'enfant doré*, Montréal, l'Hexagone, 1981 p. 60 [rassemble des textes écrits de 1974 à 1977].
- 18 *Demain les dieux naîtront*, op. cit., p. 148.
- 19 *Aléatoire instantané & Midsummer 82*, op. cit., p. 61.
- 20 *Ibid.*, p. 36.
- 21 *Au seuil d'une autre terre*, Montréal, Le Noroît, 2003, p. 19.
- 22 *Intime faiblesse des mortels*, Montréal, Le Noroît, 1999, p. 31.
- 23 *La proximité des choses*, Montréal, l'Hexagone (Poésie), 1996, p. 56.